Chronique

Lettre à mon ancien instituteur

Monsieur,

Pardonnez ce « monsieur » qui paraît si sec à l'écrit. Il ponctuait naturellement mes phrases, oralement, quand j'étais votre élève. Car je fus votre élève, il y a près de quinze ans maintenant. De la grande section de maternelle au CM2. Six ans dans votre classe unique. J'ai rencontré depuis d'autres enseignants. Certains se faisaient appeler par leur prénom. Mais leur innovation pédagogique s'arrêtait là, à cette pseudo-complicité. Cette connivence de surface. D'ailleurs, si je me souviens bien, on avait le choix dans votre classe. On pouvait dire monsieur, ou Michel, ou maître, si on voulait. J'ai toujours dit monsieur, que j'utilisais abusivement, comme autant de virgules dans ma conversation. Mais peu importe ces conventions oratoires. Mon « monsieur » du début n'a rien de soumis, ni de respectueux. Juste une nostalgie...

Je vous écris pour vous donner de mes nouvelles. Un bilan, en quelque sorte, comme nous en faisions chaque fin de semaine. Je ne sais si le résultat vous fera plaisir, après quinze ans. Mais vous m'avez appris aussi qu'un bilan, c'est pour aller mieux...

C'est vrai que je ne vais pas très bien.

Mes années de collège, puis de lycée, ne méritent pas un roman. Il a fallu que je me plie à d'autres valeurs, d'autres priorités. D'autres façons d'être un élève. Mais un enfant, puis un ado est si adaptable, si souple. Tellement sans recours et pourtant si couleuvre... J'ai suivi la vague sans problème majeur. Quand j'ai bien su courber la tête, j'ai réussi. Je fis ce qu'on appelle un bon cursus scolaire. La petite flamme, je la gardais à l'intérieur. La bougie qui s'était allumée vers mes 7 ou 8 ans, qui me disait qu'on peut faire autrement. Combien de profs ne se sont jamais doutés qu'on pouvait les juger, en filigrane de leurs cours magistraux...

Bref, j'avais réussi mes études, le bac avec mention, l'IUT sans problème. Diplômes.

Et puis ce fut la vie active, comme on dit communément.

Les recherches d'un travail. Enthousiastes d'abord, puis étonnées, puis inquiètes, puis désabusées, puis révoltées.

Les petits boulots de survie. L'ASSEDIC, derrière ses infâmes guichets, l'ANPE du haut de sa méprisante assurance.

J'ai expérimenté de près, monsieur, le gouffre qui existe entre l'éducation que vous m'avez donnée et un entretien à l'ANPE...

Comprenez bien que je ne vous reproche rien. Au contraire. J'étais heureux, épanoui dans votre classe. Le mot « mépris » n'était même pas dans mon dictionnaire. Ils m'ont appris à l'insérer, entre les mots « se méprendre » et le mot « mercenaire ». Je sais ce que veut dire mépris, maintenant. Je l'ai lu dans leurs yeux.

Vous m'aviez donné des grandeurs que la société me refuse. Vous m'aviez donné des dents pour l'expression, la coopération, la réflexion, la créativité, l'esprit critique...

Savez-vous que mes dents mordent à vide dans la compétition, l'obéissance, l'intolérance, le pouvoir de l'argent ? Vous m'aviez appris à ne pas plier l'échine. Et maintenant j'ai le dos raide, quand il faut se baisser pour se nourrir, pour s'abriter, pour vivre...

Votre pédagogie continue à former des hommes pour un monde inhumain.

J'avais décroché un emploi-jeune, l'année dernière. Un ersatz de dignité. Dans l'Éducation nationale, en plus, peut-être une réminiscence de votre école, monsieur, qui sait... Un Centre d'animation pédagogique, de surcroît, sûrement un îlot dans cette mer hostile...

Je viens de démissionner.

De me priver de ce micro-salaire qui me faisait bouffer.

Sachez, monsieur, que chez les « Educateurs » de haut vol, inspecteurs, conseillers pédagogiques, maîtres formateurs ou autres, un emploi-jeune c'est pour faire le café.

J'étais pourtant bien avec cet instit et ses enfants, et ce super projet en audio-visuel... Mais pour les exemptés de classe, ceux qui ont grignoté un morceau de pouvoir, qui ne savent plus regarder que d'en haut... Bref, j'ai cassé leur tasse de café. Peut-être en êtes-vous coupable, quelque part...

Il m'arrive de penser, les soirs d'humiliation, que vous avez raison, monsieur. Quand vous croyez dur comme fer à votre façon d'enseigner. Contre les pédagogies frontales et coercitives. Pédagogie-Panurge. La vôtre est meilleure, j'en suis sûr. Elle permet d'être dévoré en toute conscience, avec l'œil critique que donne un esprit clair. Sans anesthésie.

Je plaisante, bien sûr. Sans doute parce que vous m'avez aussi appris l'humour, la dérision, qui est la sœur de la lucidité.

Mais ne désespérez pas, monsieur. Continuez. Continuez, surtout ! Encore quelques générations d'enfants dans ce creuset d'humiliation. Encore quelques citoyens de mon acabit.

Et nous serons peut-être assez nombreux, un jour, pour changer le monde.

Votre ancien élève,

Julien D.

Michel Barrios

Pas toujours facile d'argumenter, d'expliciter notre pédagogie...

La réussite du bricoleur se juge au résultat, mais en pédagogie, le résultat est impalpable bien souvent.

Le président de la Lecture des textes :

– J'ouvre la Lecture des textes ! Aline c'est à toi ! Le mariage de mon père.

Aline nous lit son texte. Ses parents sont divorcés. Elle est allée le samedi précédent au (re)mariage de son père. Elle raconte : église, photos au Jardin des Plantes, repas à la salle des fêtes, soirée dansante. Et soudain, dernière phrase, pour conclure, Aline n'est plus dans le récit : « Je me demande si ma belle-mère va devenir ma mère. »

Irruption de l'intime dans la vie de la classe, expression profonde ? Le maître l'a remarqué mais il n'est pas le seul.

Le président : Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire ?

Valérie : Moi, je trouve que la dernière phrase ne va pas, je ne la comprends pas.

Le maître : Aline se posait cette question, est-ce que quelqu'un peut lui répondre ?

Marie (comme une évidence) : Sa mère sera toujours sa mère ! C'est elle qui l'a portée dans son ventre.

Aline : Je veux bien enlever cette phrase de mon texte...

Le maître (surpris) : Tu l'as écrite, c'était donc important pour toi. Pourquoi veux-tu l'enlever maintenant ?

Aline : Parce que maintenant je sais.

Dans sa classe, l'écriture et la lecture d'un texte libre avaient permis à Aline de trouver la réponse à une question drôlement importante pour elle. Le maître n'y était pas pour rien et il s'en sentait tout réconforté. En y réfléchissant et à voir le sérieux de l'échange après la lecture, il se disait aussi qu'Aline n'était sûrement pas la seule à avoir profité de la réponse...

Michel Xufré
Caen (14)

Maternelle Grands

Le journal-affiche de la journée

Chaque soir notre classe (GS-ZEP) se réunit pour écrire le journal de la journée. Ce journal quotidien est un travail rituel répétitif qui permet à chaque enfant de prendre des repères à son rythme tout au long de l'année. Je le pratique depuis trois ans.

Objectifs :

1) Écrire « avec » et « devant » les enfants

devant : les enfants ne voient plus les adultes écrire ;

avec : c'est un travail de mémoire sur les activités menées dans la journée (structuration du temps), c'est aussi un travail de structuration de la langue pour produire des phrases correctes, pour résumer les événements et dire l'essentiel.

2) Communiquer

– avec les parents, frères, sœurs qui viennent chercher les enfants ;

– avec les autres classes de l'école qui passent devant l'affichage.

Le support

Plusieurs feuilles de format A4 suspendues par des épingles à linge à une ficelle tendue dans le couloir au dessus des portemanteaux des enfants, face à la porte de la classe.

Les rubriques

– systématiques : la date - le temps - le goûter - l'écriture du prénom d'un enfant par jour.

– ouvertes : les événements, les activités ou les projets.

L'écriture

– en script, et/ou, en cursive suivant la rubrique et le moment de l'année.

– en couleur pour différencier les rubriques et les différentes informations.

Travail sur le mot : date, écriture du prénom...

Travail sur des phrases courtes (« il pleut, Il fait froid »...)

Travail sur des phrases plus riches, plus longues avec des connecteurs de toutes sortes lorsque nous décrivons les activités ou les projets.

J'écris sur des feuilles lignées au préalable.

Cet affichage reste suspendu deux ou quatre jours suivant le nombre de feuilles accrochées et il est ensuite mis dans le classeur de la classe.

Ce classeur est emporté chaque soir par un enfant différent. Ceci pour permettre aux familles qui ne viennent pas à l'école de prendre connaissance de ce journal.

Chaque enfant possède un grand cahier individuel dans lequel il colle tous les supports de lecture de la semaine : infos de liaison de la classe ou de l'école, travail spécifique de lecture sur polycop, photocopies de revues, comptines, chansons, documentaires, dessins avec dictée à l'adulte.

Communication : un continuel tâtonnement

Il y a deux ans, j'écrivais une feuille récapitulative par semaine de ce journal affiche et les enfants en avaient une photocopie dans leur cahier. Je ne le fais plus et je vais essayer de réaliser à partir de janvier une « écriture » par les enfants à l'imprimerie Lego. Se poseront les problèmes de temps, de gestion de cette activité, de choix des phrases à imprimer et de correction. Je ne voudrais pas que cela leur semble être un double emploi. Je vais donc faire cette proposition et voir avec eux comment cela peut être organisé.

Affaire à suivre.

Il y a aussi dans l'air l'idée d'envoyer ce journal aux classes de CP.

François Diuzet
44600 Saint-Nazaire

Lier l'EXPRESSION à L'ÉCOUTE : la seule façon d'éviter l'aliénation

Je suis plutôt anti-chasseur. Et les débats sur la chasse, c'est banal dans nos classes. Et pendant des années je « constatais » avec délectation que les enfants étaient anti-chasseurs ! Et que des textes « anti-chasseurs » ont été publiés dans notre canard. Jusqu'au jour où je me suis enfin aperçu qu'il y avait des « chasseurs »... qui, au nom de l'expression... n'avaient pas le droit de s'exprimer : difficile d'aller contre l'idée dominante quand celle-ci est celle du maître qui dispose de tous les outils (verbe, stratégie, etc.) de cette dominance.

Alors cela a été très dur pour moi de comprendre que mon boulot n'était pas de faire passer des idées mais de donner aux enfants les moyens d'exprimer et de défendre les leurs (même si c'était celles de leurs parents)... et de construire en fin de compte **leurs** propres idées. Et il a fallu que j'aide les « chasseurs » à se défendre (nous avions publié un journal fait d'affiches pour et contre la chasse sans privilégier les pour ou les contre).

En extrapolant, avec la même pédagogie, on peut faire (ou tenter de faire) des anti-racistes comme des racistes.

La seule façon est, me semble-t-il, de favoriser et d'aider à **toutes** les expressions et à **leurs échanges.**

Lier **l'expression à l'écoute** étant à mon sens la seule façon d'éviter l'aliénation. La **reconnaissance** étant peut-être un des maîtres mots de la pédagogie Freinet comme cela devrait être le maître mot d'une société sans sectes et sans violences.

Il n'empêche que les détournements de la pédagogie Freinet, que ce soit à l'extérieur de façon brutale ou à l'intérieur de façon plus soft est bien un problème de fond incontournable. Peut-être devrions-nous affirmer que ce qui est « politique » dans la pédagogie Freinet est d'abord de permettre aux enfants de construire leur autonomie pour faire ensuite **leur** société mais pas agir pour qu'ils construisent **notre** société, celle que nous voudrions mais que nous n'avons pas pu faire. Alors, il y a des éléments de la pédagogie Freinet (en particulier une autre idée de la communication) que nous devrions peut-être mettre un peu plus en avant.

Bernard Collot Nevers (58)